

H-France Review Vol. 9 (April 2009), No. 58

Jean Dubray, *La pensée de l'abbé Grégoire: despotisme et liberté*. Studies on Voltaire & the Eighteenth Century. Oxford: Voltaire Foundation, 2008, xiii + 338 pp. Table, bibliography, and index. €90 E.U./\$140 U.S. (hdbk). ISBN 978-0-7294-0927-8.

Review by Yvon Le Gall, Université de Nantes.

Jean Dubray, docteur en philosophie, enseigne à une Ecole supérieure de théologie catholique (dont le lieu n'est pas indiqué). Il a plus particulièrement travaillé sur l'abbé Grégoire à l'occasion de la réédition de *L'Histoire des sectes*, son ultime publication, et est actif dans le comité d'études qui lui est consacré.<sup>[1]</sup> L'objectif de l'auteur est de faire une présentation d'ensemble de la pensée de l'abbé, placée sous le signe de la tension entre despotisme et liberté.

Le titre ne l'ouvrage est quelque peu paradoxal puisque l'auteur annonce, d'entrée de jeu, que Grégoire « ne saurait revendiquer ni le titre ni le rôle de penseur, au sens strict du terme » (p. 1). Cela n'est guère encourageant pour le lecteur. Pour l'essentiel, l'abbé est pris en considération à partir de 1789. C'est effectivement à partir de ce moment qu'il devient une personnalité marquante de la vie française. L'un des points importants de la démarche de J. Dubray est l'idée que l'essentiel de l'armature intellectuelle de Grégoire est déjà là en 1789. Il est vrai qu'il a alors 39 ans. Remarquant que cette pensée est d'une grande stabilité, l'auteur prend le parti de ne pas l'aborder sur un plan historique.

J. Dubray sait très bien qu'il n'intervient pas sur un sujet totalement vierge et que, notamment, Rita Hermon-Belot lui a consacré une thèse, *L'abbé Grégoire*, prolongée par une publication, *L'Abbé Grégoire: la politique et la vérité*.<sup>[2]</sup> D'où sa proposition de placer son étude sous cette étiquette, « despotisme et liberté », qu'il convient d'éclairer. Le despotisme est une sorte d'hydre qu'il importe de terrasser pour accéder, bien entendu, à la liberté. La France révolutionnaire doit affronter ce problème qui est des plus difficiles à résoudre. Car, pour Grégoire, le despotisme ne se résume pas à une forme de gouvernement--en l'occurrence la monarchie absolue--mais il ressort d' « un ensemble structuré qui offre une sorte de culture de la concupiscence à l'état pur » (p. 89). Ce propos vient après l'analyse de la triple forme de la libido, que l'abbé reprend de la Première Epître de saint Jean, et plus particulièrement de la *libido dominandi*, « thème obsédant » de ses écrits et « cible permanente de ses luttes » (pp. 48-87). L'émergence et l'affirmation d'un ego qui parvient à s'imposer aux autres se fait selon un processus tout à fait conforme à ce que l'on trouve sous la plume de La Boétie, dont Grégoire était un grand lecteur: démission des consciences, adulation, obéissance passive, enfin esclavage. Le grand drame du despotisme, c'est la complicité de ceux qui sont dominés. L'Eglise d'Ancien Régime est l'une des cibles majeures de Grégoire, pour son apport tant dans l'adulation que dans l'obéissance passive. Cette approche du despotisme interroge sur la capacité des hommes à connaître la liberté. La question ne se pose pas sur ce seul plan pour Grégoire. Il faut aussi se placer sur le plan théologique. Grégoire relève du courant augustinien, revisité par les jansénistes, pour qui il a le plus grand attachement, ainsi qu'en témoignent *Les Ruines de Port-Royal des champs* (1801 et 1809). Le point de départ de l'abbé est donc pour le moins pessimiste, puisque le péché originel a marqué profondément l'humanité et que, d'une certaine façon, il en limite les possibilités (p. 35-6). De cette tradition, il conserve une méfiance très vive vis-à-vis de la raison (p. 22-7). L'homme est gouverné plus par le sentiment que par la raison. Il est faible, versatile, ainsi que le montrent d'abondance les événements des décennies révolutionnaire et post-

révolutionnaires. Le salut n'est possible que par l'intermédiaire du baptême. L'abbé ne démordra jamais de la certitude de la nécessité de la religion pour accéder à la liberté. Mais pas de n'importe quelle religion, puisque seul le permet le christianisme, et non les ersatz imaginés au cours de la Révolution, même si Grégoire ne voit pas sans sympathie la Théophilanthropie, à laquelle il consacre un ouvrage, mais qui pêche par l'absence de l'idée de sanction et par la croyance que le bien est à la portée de l'effort humain et que la vertu résulte de la mise en œuvre méthodique de la volonté (pp. 280-89). Bien entendu, l'auteur n'esquive pas la difficulté récurrente posée par la compatibilité entre la liberté et la prédestination. L'abbé la résout non sans difficulté. Il rappelle que la liberté est nécessaire à l'acte de foi (p. 136) mais il n'aborde jamais de façon systématique la prédestination, qui reste un mystère (pp. 147-48). Pour lui, Dieu accorde la grâce quand il a prévu que l'homme, en toute autonomie, l'accepterait. C'est donc la détermination humaine qui donne l'impulsion initiale (pp. 154-55). Mais le reste doit suivre. La capacité d'amélioration de l'homme et ses possibilités de construire solidement la cité terrestre passent par cette reconnaissance. La vertu, qu'elle soit intéressée ou désintéressée, ne saurait y suffire (pp. 259-77).

C'est dans ce contexte qu'il faut envisager l'« art social », si cher à l'abbé. S'il n'est pas l'inventeur de l'expression (les physiocrates en usent volontiers), il est celui qui va lui donner le plus de densité, même si la définition n'en est pas évidente. Selon J. Dubray, cela « recouvre en fait l'entreprise multiforme de réhabilitation de l'homme et de la société, pervertis par les effets funestes d'une concupiscence consentie et cultivée qui trouve sa consécration dans le système despotique » (p. 111). Grégoire n'est pas ennemi du mot « régénération », utilisés par bien d'autres que lui à l'époque révolutionnaire, à ceci près que, pour être complète, elle nécessite « le couronnement de la foi ». La cité « ne peut se maintenir dans un ordre juste qu'éclairée de l'intérieur par la foi religieuse » (p. 113). Soit un tempérament qu'il ne faut jamais oublier quand on évoque les diverses facettes de cet « art social ».

Celui-ci prend un bon départ avec la Révolution, quand on proclame les trois nouvelles clés de toute l'organisation sociale et politique: liberté, égalité et fraternité. La Révolution est le signe de la protection divine, au travail bien avant 1789, notamment par le truchement de Port-Royal (p. 126). La nouvelle triade trouve ses racines dans le christianisme. La Révolution est donc une héritière. Grégoire en prend la défense, en poussant parfois très loin les conséquences. Ainsi pour la liberté, écarte-t-il toute forme de censure ou d'Inquisition et soutient-il la souveraineté du peuple--on dirait plutôt de la nation (p. 161-66). Ainsi pour l'égalité, est-il l'un des adversaires les plus fermes du système censitaire, l'un de ceux qui vitupèrent véhémentement contre les monstrueux écarts de fortune, et l'un des grands intervenants de la cause des Juifs et de celle des Noirs. S'il défend l'égalité des sexes et critique l'inégalité de certains droits civils (p. 191), il ne plaide pas pour l'accès des femmes aux postes de la hiérarchie religieuse (pp. 186-88). Quant à la fraternité, ne trouve-t-elle pas son meilleur terreau dans l'Évangile ? C'est à propos de ce dernier terme de la triade que J. Dubray évoque le plaidoyer de Grégoire en faveur de l'abolition de la peine de mort, mais le propos ne fait pas voir le rapport entre les deux termes (pp. 201-02). Si la fraternité est l'amour de la patrie (mais attention aux débordements), elle a aussi une dimension universelle que Grégoire se garde bien d'oublier et qu'il proposera de mettre en musique avec une « déclaration du droit des gens » et un « plan d'association générale entre savants et gens de lettres » à dimension mondiale (pp. 204-05). La fraternité, c'est encore l'œcuménisme, pour lequel il a œuvré en direction de l'Église d'Orient et des protestants (pp. 206-07), et l'abolition de la guerre, à moins qu'elle ne soit justifiée contre les monarques absolus décidés à renverser la République. Elle culmine avec le pardon et s'incarne au mieux dans la *Caritas* (p. 195).

L'art social s'appuie aussi sur une série de moyens qui relèvent de la culture. On ne sera pas étonné que l'éducation vienne en premier, puisqu'elle est morale dans l'esprit de Grégoire. Elle offre le cadre dans lequel la science et la technique peuvent accomplir leur perfectibilité continue (pp. 222-28). Grégoire accorde une grande attention à ces aspects à l'occasion de la création du Conservatoire national des arts et métiers, de Polytechnique ou du Bureau des longitudes, qui doit favoriser l'union des peuples. Il est tout aussi intéressé par le développement de l'agriculture, qui doit permettre un mieux-être pour tous.

L'école pour tous sera au service de la liberté et du progrès illimité, mais maîtrisé, des connaissances. Grégoire insiste sur le pouvoir de transformation exercé par l'institution scolaire sur l'individu (pp. 234-35). On y délivre, en plus des disciplines fondamentales, une instruction morale républicaine et une instruction religieuse. Bien entendu, le livre doit être le plus diffusé possible, y compris sous sa forme religieuse (pp. 238-241). Bien entendu encore, il y a le fameux combat pour la langue française, fondé sur le double constat qu'elle se trouve dans une situation fragile, alors même qu'elle est facteur d'émancipation et de liberté (pp. 242-44). Il faut donc travailler à l'extinction progressive des patois, mais par la persuasion. Dans le même esprit, il y a le combat de l'abbé en faveur du français comme langue liturgique, notamment pour rendre le christianisme intelligible aux foules (pp. 249-51). Cette proposition a semé la division dans son propre camp, celui des insermentés. Bien entendu enfin, il y a la valorisation du patrimoine, que l'abbé entend défendre du vandalisme, de quelque bord qu'il surgisse. Les erreurs du passé qui se manifestent sous des formes patrimoniales doivent être conservées, car elles peuvent être d'excellents outils pédagogiques (p. 252). Il ne faut pas négliger la création d'un nouveau patrimoine. Tout cela doit contribuer à la régénération de l'homme.

Mais tout cela ne peut vraiment aboutir vraiment que si les hommes reconnaissent Dieu. Comme l'écrit J. Dubray, « l'apogée de l'art social », c'est « l'harmonie des deux cités ». Ce qui s'inscrit fort bien dans le droit fil de saint Augustin.

Pour mettre en œuvre ce riche contenu qui, à certains égards, permet de faire le tour de Grégoire, comme on peut s'en rendre compte avec ce qui vient d'être évoqué, J. Dubray enveloppe le personnage dans une gangue elle-même fort nourrie, avec un double jeu de références. Essentiellement en amont, il y a tout d'abord l'évocation de la tradition augustinienne, tout particulièrement par le truchement de Port-Royal, mais aussi de quelques grandes voix d'Eglise, comme celles des frères ennemis, Bossuet et Fénelon, avec lesquels Grégoire n'est pas sans accointance, quoiqu'elles ne soient pas de la même mouvance. Il y a aussi, comme il se doit, le monde des Lumières, dont l'abbé relève de façon plus proche dans le temps. Helvétius est sans doute le nom qui revient le plus souvent. Condorcet le suit d'assez près. En aval, il y a des jets de lumière plus diffus, pour témoigner de certaines permanences ou irrésolutions. Il arrive que cet appareil soit trop lourd et distende la lecture de l'abbé lui-même. De celui-ci il est fait nombre de citations, dont on ne saurait se plaindre—toutefois on attendait davantage d'inédits, comme il était annoncé—mais on est quelque peu gêné par le défaut de contextualisation de beaucoup d'entre elles qui voisinent tout en ayant été écrites à des moments différents. Cela nous fait revenir sur le parti de l'auteur de la constance grégorienne. On veut bien croire que les grands axes de sa pensée soient en place à l'époque où survient la Révolution. Mais l'abbé n'aurait-il depuis lors qu'appliqué mécaniquement ses idées aux circonstances ? Procéder de cette façon-là n'entraîne-t-il pas un appauvrissement de son discours ? Si l'on admet, avec l'auteur, que Grégoire n'est pas un penseur au sens fort que le mot peut avoir, serait-ce en raison de l'impossibilité de conjuguer le pessimisme augustinien et l'optimisme des Lumières ? Il reste qu'il a incontestablement élevé la barre des possibles, le second faisant reculer le premier. Peut-être aurait-il fallu mettre plus en évidence la notion de temps nécessaire pour répondre aux critiques de Sala-Molins à propos de l'esclavage, et aller le plus loin possible sur la question du régicide, qui est un point considérable.

On conviendra avec J. Dubray que la fréquentation de Grégoire a encore à apporter de nos jours et que cette pensée « caritative » est susceptible d'aider la société à faire de nouveaux progrès. Quant à conjurer « les résurgences toujours à craindre de toutes les formes de l'inhumain » (p. 325), c'est sûrement faire pencher le plateau de la balance en faveur d'un optimisme trop peu tempéré au goût de l'abbé.

## NOTES

[1] Henri Grégoire, *Histoire des sectes religieuses...depuis le commencement du siècle dernier jusqu'à l'époque actuelle...Nouvelle éd., corr. et considérablement augmentée...* 6 vols. (Paris: Baudouin Frères, 1828-1845).

[2] Rita Hermon-Belot, « L'abbé Grégoire » 2 vols. (Thèse, EHESS, 1999); *L'abbé Grégoire, la politique et la vérité* [préf. de Mona Ozouf] (Paris: Éd. du Seuil, 2000).

Yvon Le Gall  
Université de Nantes  
[yvon.legall@univ-nantes.fr](mailto:yvon.legall@univ-nantes.fr)

Copyright © 2009 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172